

Rico 11

Maroc,
une
rencontre...



Maroc, une rencontre...

20 jours en octobre 2022

En pensant au Maroc, j’imaginai un pays vert et rouge, mais ma première rencontre s’est faite en bleu et blanc à Essaouira. Ce n’est donc pas par une entrée de plain-pied dans le Maroc de la terre que je commence mon voyage, mais dans celui de la mer.

ESSAOUIRA

Essaouira, l’ancienne Mogador des Portugais, est une ville balnéaire assez touristique et peuplée de pas mal de résidents étrangers attirés ici par des prix abordables, un climat agréable et une certaine douceur de vivre.

Première atmosphère marocaine avec la visite du port et de son marché aux poissons. Partout de petits étals installés à la diable le long des quais contre les remparts. Je circule avec Kate et Martine au milieu des gravats et en évitant les flaques de boue, souvenir de la petite pluie de l’avant-veille. Les odeurs de gasoil et de poisson mêlés, le piaillage des goélands à l’affut me sont familiers. Et ces vendeurs qui nous interpellent avec insistance et bonhomie. Tout ceci me rappelle l’ambiance du port de mon enfance,

Sète, même si bien sûr il n'existe plus chez nous de marché en plein-air aussi...informel.

Je prends plaisir à regarder les petits bateaux de pêche tous bleu azurs serrés les uns contre les autres dans les bassins du port. Certains portent des noms de femme, Aicha, Zohra...

L'après-midi après un repas partagé avec la fille de Martine qui vit et travaille au Maroc, nous visitons la médina.

Lacis de ruelles peuplées d'artisans et de vendeurs en tout genre sur le fond bleu et blanc des maisons. On nous interpelle sans arrêt mais avec bienveillance et courtoisie. Je pense à un cadeau pour mon amie Malika même si je suis décidé à ne rien acheter dès le premier jour, et puis j'ai horreur de marchander. Mais les commerçants de cette médina comme de toutes celles du Maroc ont un savoir-faire inégalé dès qu'il s'agit de vendre quelque chose. Un homme en djellaba bleue m'aborde dans une toute petite rue en montée. Il a repéré le bracelet en pierre de lave que je porte à mon poignet gauche, et il engage habilement la conversation à son sujet. Dans un langage imagé assez savoureux, et dans un très bon français, il finit par me convaincre de rentrer dans sa boutique. C'est cuit ! Quand on rentre dans la boutique d'une médina on ne peut pas en

ressortir les mains vides...

Il me montre plusieurs bracelets. « C'est pour ta gazelle ? ». « Non, pour une amie. ». « 300 dirhams ! » Je l'obtiens pour 220. Je ne sais pas si j'ai bien marchandé mais le bracelet, « *Touareg* » à ses dires, est assez beau.

Nous continuons un peu à discuter, on plaisante, on se chambre un peu. Comme lui je suis tactile, je pose ma main sur sa joue, il me tape sur l'épaule. Echange sans lendemain, mais contact agréable. Je me sens bien. Il s'appelle Rachid, je m'appelle Richard.

Nouvelle visite avec Kate au marché aux poissons ce matin. « Saïd le Breton » avec qui nous avons discuté la veille nous a repérés de loin. Un signe, un bonjour, nous sommes devant son étal. Nous achetons 6 petites soles et 3 douzaines d'huîtres pour le déjeuner chez Martine.

Petit café face à l'Océan. Il est 10h du matin, il fait beau mais l'air est un peu frais. Je m'absorbe dans la contemplation de la mer tout en discutant avec Kate. De jeunes Marocains font une partie de foot sur la plage. J'observe aussi les promeneurs, il y en a de toute sorte. Des touristes en short, un groupe de femmes tout en noir portant l'habit islamique, un homme en djellaba tenant son fils par la main. C'est une plage de fin de saison comme je les aime.

L'après-midi retour dans la médina pour une promenade sur les remparts. Mauvaise surprise, ils ne sont pas accessibles. Apparemment ils ont été privatisés toute la journée pour le tournage d'un clip. Une dame nous indique aimablement l'adresse d'un bar qui nous permettra d'avoir malgré tout une vue sur l'Océan et les fortifications.

De la terrasse en contre-haut je me laisse bercer par le claquement des vagues contre les murs et par les sons d'une musique orientale à tendance électro mais produite avec des instruments traditionnels, oud et darbouka. J'observe les tourelles des remparts, la courtine crénelée le long de laquelle sont insérés de vieux canons en bronze. En sirotant mon jus d'orange je me mets à imaginer une autre époque, un autre temps. Je vois des sentinelles arabes barbues, la tête recouverte de casques pointus, le cimetière autour des hanches. Ils observent l'océan et la flotte des bateaux occidentaux venus les défier. Je suis un passager du temps à l'époque des Almohades. Je suis comme un gamin qui rêve un passé fantasmé...

N'importe quoi bien entendu. La ville et les fortifications datent du XVIII^e siècle et ont été édifiées par le sultan Mohamed ben Abdellah dans le style « Vauban », bien loin du Moyen-âge donc. Mais le Maroc, est déjà un peu pour

moi le pays des rêves. Alors je rêve...

Nouvel arrêt dans les rues de la médina, nous nous asseyons dans une minuscule gargote pour prendre un thé à la menthe. On s'attable face à la rue et l'on profite de ce paséo improvisé. Défilé ininterrompu de gens de toute condition, chacun dans sa bulle de vie. Ici les différences sociales sautent aux yeux. Un homme misérable poussant une carriole avec à l'intérieur un vieux monsieur tout aussi misérable, un religieux très maigre à l'allure austère, des mobylettes qui se faufilent entre les passants, des vélos hors - d'âge, de vieilles marocaines en foulard qui discutent avec animation, des étudiantes à la démarche insouciante : un véritable inventaire à la Prévert...

Personne pourtant ne semble véritablement pressé, ni tendu dans cette artère poussiéreuse et non viabilisée. Et je me sens vacant dans tout ce remue-ménage, tranquille. En vacances quoi.

IMSOUANE

Réveil un peu difficile. Direction les toilettes. La tourista a fait son œuvre, nous voilà intronisés. Elle n'a pas l'air bien méchante toutefois, mais Kate a quelques douleurs abdominales et je me sens fiévreux.

Ce matin nous filons vers Imsouane. La route n'est pas désagréable mais la fièvre qui ne me quitte pas me donne l'impression de flotter.

Curieuse ambiance pour ce petit port de pêche qui est également devenu depuis peu un spot de surf. Mélange de deux cultures entre ces pêcheurs marocains de condition modeste et ces surfeurs au look californien. Deux mondes qui se côtoient sans vraiment se mélanger mais qui bénéficient tout de même chacun de l'apport de l'autre.

Nous achetons des poissons à un étal et nous nous installons dans un petit établissement qui nous les fait griller. L'ambiance est décontractée et les serveurs marocains aimables et efficaces s'activent avec célérité. Depuis la terrasse en terre nous avons une belle vue sur le petit port où les barques bleues sont soigneusement rangées, et sur la baie constellée de surfeurs aux prises avec les vagues. La fumée dégagée par les grills nous entoure en dégageant une agréable odeur de poisson et de charbon de bois mêlées. Un peu emboucanés tout de même !

Nous logeons dans une auberge tenue par une jeune marocaine vraiment adorable. Sur la terrasse dans l'après-midi elle vient discuter longuement avec nous. Très belle jeune femme, solaire, qui évoque une partie de son existence et de la vie au Maroc sans détours, avec tout ce

que ce pays comporte de contradictions. Mais je ne veux pas tomber ici dans les clichés éculés du genre « Maroc, entre tradition et modernité » ou pire encore, « Maroc, terre de contrastes » ...

TAROUDANT

Trajet un peu fatigant entre Imsouane et Taroudant, non pas à cause de la route assez confortable, mais par la faute de cette turista ou de ce virus qui continue encore un peu de nous affaiblir Kate et moi.

Arrivée en fanfare au *Dar Dzarah* de Taroudant, belle demeure marocaine tenue par Yves, un Breton excentrique et haut en couleurs. A peine le temps de se poser. Yves nous noie sous un flot ininterrompu d'anecdotes personnelles allant dans tous les sens et plus extravagantes les unes que les autres. Mais le moment le plus burlesque est survenu quand Yves nous a présenté Poutina » un jeune sanglier femelle qu'il avait recueilli au mois de février. Poutina est sortie de l'enclos comme une bombe, a joué avec le chien « Husky » (mais je me demande qui jouait avec qui), a fait le tour de la piscine en poussant toute une série de « grooink » aigus avant de plonger dans le bassin.

Le repas en commun du soir nous a encore réservé de nouvelles surprises. Un groupe de voyageurs est arrivé, et en discutant avec eux, Kate s'est rendue compte que le garçon Olivier, dit « Groschat » était une connaissance virtuelle de « Voyage Forum » avec qui elle avait correspondu à de nombreuses reprises. Discussion passionnée entre tous ces vrais amoureux du Maroc.

Ma nuit a été perturbée par les multiples appels à la prière du muezzin. Et j'ai pensé dans un demi-sommeil et avec un demi-sourire, à la scène mémorable de Jean Dujardin dans le film « *Le Caire, Nid d'Espions* ». Je m'habituerai bientôt à ces chants solitaires lancés dans le silence des fins de nuit.

Ce matin nous sommes allés visiter l'énorme marché berbère du dimanche hors des remparts de la ville.

Bazar, souk, sont des mots que nous avons détournés en français pour évoquer le désordre, l'anarchie, le foutoir. En réalité le marché est très bien organisé. Un secteur est réservé aux vêtements, un autre aux colifichets et babioles en tout genre, un autre enfin à l'alimentation.

Nous déambulons ainsi à travers un véritable océan de fruits, de légumes, d'épices. Les étals sont de toute dimension, certains à même le sol. Je reste ébahi devant une telle profusion et je songe qu'un pays qui produit

d'aussi grandes quantités et d'aussi belles variétés doit disposer d'un vrai savoir-faire agricole. J'ai appris un peu plus tard qu'il existait à Taroudant une place des hommes et une place des femmes. Ce grand marché berbère du dimanche est sans doute le seul véritable lieu de mixité de la ville.

Les gens sont assez simplement vêtus mais pas misérables, loin de là. Et la variété des fruits et légumes fait écho à la diversité des tenues vestimentaires, qu'elles soient traditionnelles ou à l'occidentale. Nous croisons plusieurs femmes en niqab, mais ici cela ne choque apparemment pas. Elles semblent à leur place comme les autres. Et je me sens plutôt à l'aise dans ce monde sans touriste, assez indifférent à ma présence.

L'après-midi nous faisons une promenade en calèche autour des remparts de Taroudant en compagnie de Rachid et de son cheval Rocco. Maille à l'envers, maille à l'endroit, nous trottons alternativement dans et hors les murs de la ville. Les vénérables remparts de terre sèche sont imposants et les palmiers-dattiers plantés comme des tourelles végétales le long des murailles donnent à l'ensemble un air de ville nord-africaine tel qu'un occidental peut se l'imaginer. Pas étonnant qu'ici aient été tournées quelques scènes du film « Ali Baba » avec

Fernandel.

Fin de la promenade au bout d'1h30. Nous serrons la main à Rachid qui fut un guide bien agréable. Nous traînons quelques minutes sur la place Assarag, la place des hommes, très animée en cette fin de journée, histoire de nous imprégner encore un peu de l'atmosphère de cette ville du sud-marocain.

MARRAKECH

Nous-y voilà donc. La fameuse Marrakech fascinante ou irritante, objet de tous les amours ou de toutes les détestations. Je vais enfin pouvoir me faire ma propre opinion. En commençant par le début. C'est-à-dire en pénétrant tout de suite sur la place Djemaa el Fna, la grande place publique de la médina. De forme triangulaire et ceinte de bâtiments aux multiples nuances de rouge, elle constitue comme le disent les guides touristiques, le cœur battant de Marrakech.

Ma première impression est toutefois mitigée. Je suis un peu fatigué par le trajet en voiture et puis j'ai ce sentiment, souvent éprouvé par les gens qui découvrent un lieu célèbre dont ils ont entendu parler maintes fois, de ne pas vraiment être ancré dans la réalité. Je dois trouver de nouveaux repères sensoriels.

C'est une perturbation étrange, visuelle, auditive, épidermique. Il faut laisser le temps à l'œil d'accommoder, à l'oreille d'intégrer des sons différents, à la peau et au corps tout entier de se laisser imprégner par cette atmosphère inhabituelle.

Avec Kate, nous montons prendre un thé à la menthe sur

l'un des nombreux toits-terrasses de la place. C'est l'endroit idéal pour embrasser l'espace d'un regard, comprendre son organisation.

Les thés à la menthe m'ont revigoré, je suis prêt à plonger au milieu de la foule.

Place publique, place de tous les publics. Les spectateurs d'abord. Des touristes bien sûr, marocains comme étrangers. La plupart, qui ne viendront qu'une fois, ont cet air ahuri et emprunté, ce sourire un peu béat sur les lèvres qu'ont toujours les visiteurs d'un lieu exotique. C'est un peu mon cas, mais très vite après quatre jours passés à Marrakech, la place me deviendra familière.

Et puis il y a les acteurs, ceux qui font respirer cet univers fourmillant de vie. Charmeurs de serpent, dresseurs de singe, tatoueuses de henné, mendiants, musiciens gnaouas, vendeurs en tout genre. Difficile de rester simplement voyeur sans se faire aborder. Tout est question de bonne distance ou de refus courtois, « *laa choukran* », main droite posée sur le cœur. Des attroupements se forment parfois en cercle autour d'un ou deux personnages. Il s'agit des « *halqa* », ces spectacles de rue souvent burlesques mais autour desquels les touristes étrangers ne s'attardent pas car il faut comprendre l'arabe.

Kate me propose d'aller goûter les fameux escargots de la

place. Nous nous asseyons sur de hauts tabourets et dégustons ces petits gastéropodes, cuits dans un bouillon très épicé. Délicieux et revigorant.

L'appel à la prière qui peine à s'imposer dans le brouhaha ambiant ne semble déranger, ni concerner personne.

Après une énième déambulation nous décidons d'aller nous restaurer dans une des nombreuses gargotes de la place. Elles se ressemblent toutes si ce n'est leur numéro bien visible qui les distingue. Laquelle choisir ? Il suffit en fait de se laisser approcher par les nombreux rabatteurs postés devant chaque établissement. Le plus drôle, le plus original, le plus convaincant surtout, gagnera ses clients. L'abord est courtois mais insistant, le langage, souvent exprimé dans un très bon français est imagé, le ton toujours un brin chambreur avec une pointe d'ironie. Et il faut répondre. C'est comme un jeu de rôles que l'on peut accepter ou pas, qui peut déranger ou plaire. En ce qui me concerne j'aime cette faconde très méditerranéenne que je connais bien. Et je n'oublie pas non plus que ces jeunes hommes qui ont le sourire aux lèvres sont au travail et gagnent généralement peu.

Fin de soirée. Il est temps de retrouver la quiétude de notre hébergement dans le quartier « Ben Saleh » à dix minutes de la place. Nous logeons à la « *maison Do* », un dar

mignon comme tout, situé dans une rue minuscule. De la terrasse on peut apercevoir un magnifique minaret d'époque mérinide. Yolande est la maîtresse française du lieu, c'est une amie de longue date de Kate. Installée depuis 15 ans à Marrakech elle a acheté et rénové avec son mari deux belles bâtisses (le Dar et le Riad juste à côté) qu'elle gère depuis avec constance et efficacité. Je suis toujours impressionné par ces « expats » français, amoureux du Maroc, qui se sont lancés dans ce type d'entreprise, d'aventure. Yolande et Martine sont de ceux-là. Yolande ne me connaît pas, Kate et elle ont un long passé commun auquel je n'appartiens pas. Mais elle m'intègre avec délicatesse dans son présent et dans celui de ce couple recomposé. J'apprécie ce petit bout de femme à l'énergie tranquille et maîtrisée.

Alors, ces quatre jours passés à Marrakech ? Comment raconter ce qui a été maintes fois raconté, comment décrire cette ville sur laquelle tant de monde a écrit ?

Peut-être changer de forme, pour évoquer tout en vrac cette ville foutraque. Essayons tout à trac...

Dans les rues de la médina la rue n'est à personne et donc à tout le monde. Dans les rues de la médina le piéton rase les murs, les moubilettes et les bichklita rasant les piétons. Dans les rues de la médina les parfums des savons et des

épices se mêlent aux gaz d'échappement. Dans les rues de la médina tout sent mais rien ne sent mauvais. Dans les rues de la médina pas de crottes de chien... Dans les rues de la médina il y a le bruit et l'odeur...pas de marteau-piqueur. Dans les rues de la médina la parole est d'argent et le silence dort. Dans les rues de la médina si tu rentres dans une boutique tu ressorts poches vides et mains pleines. Dans les rues de la médina on te parle en français, tu réponds en arabe. Dans les rues de la médina l'orthographe s'amuse : polet, agence émmobilière, oumlette...Dans les rues de la médina le sourire est gratuit. Dans les rues de la médina la pauvreté se montre et le luxe se cache. Dans les rues de la médina il existe aussi des lieux de quiétude sans inquiétude...

Ces lieux de quiétude tous les guides en parlent, ils sont incontournables même si l'on préfère rester hors des sentiers battus, ce qui à Marrakech me semble tout de même bien difficile. Ainsi j'ai aimé la visite de la medersa « Ben Youssef », sa cour, ses arabesques, ses arcs outrepassés. Le magnifique palais de « La Bahia » et son immense cour dans laquelle Lino Ventura et Jean-Paul Belmondo se sont mis mutuellement une raclée mémorable dans le film « 100.000 dollars au soleil ». Une visite qui m'a beaucoup inspiré est celle du « musée de la

photographie » qui expose d'intéressants clichés des villes marocaines de l'époque de la colonisation et de magnifiques portraits d'hommes et de femmes arabe et berbère. Et aussi les « Jardins secrets », les tombeaux Saadiens, les jardins Majorelle également bien sûr. Bref je ne veux pas faire le guide touristique.

Et puis entrer dans Marrakech d'accord, mais maintenant il va falloir en sortir pour aller dans le sud-marocain et... c'est moi qui conduis dorénavant.

SKOURA ET LA VALLEE DES ROSES

Je me sens un peu stressé ce lundi matin avant d'aller chercher la voiture de location. Jusqu'à présent c'est Martine qui nous a véhiculés depuis Essaouira puis qui nous a déposés pour ces quatre intenses journées à Marrakech. Une semaine encore avec près de 1500 kilomètres à faire. Et Kate, acte manqué parfaitement réussi, a oublié son permis. Je suis plutôt un contemplatif, donc je déteste conduire, qui plus est au Maroc ! J'ai heureusement beaucoup observé les jours précédents la conduite de Martine.

Conduire au Maroc se révèle être un exercice délicat. Comme dans un jeu vidéo, « l'ennemi » peut surgir de

partout ; de droite, de gauche, de devant, de derrière, de nulle part. Il prend toutes les formes : carrioles tirées par un âne, camions énormes, troupeau de moutons, paysannes portant des fagots, mobylettes et vélos dans les zigs et les zags, piétons traversant la chaussée à l'instinct, enfants jouant au ballon au milieu des villages. Il faut aussi constamment réguler sa vitesse selon une logique qui m'échappe un peu 80, 40, 20, puis 90 ou 100. Les lignes blanches ont un rôle tout relatif, en pointillé ou continues, on double quand on peut doubler. Si le réseau routier est plutôt en bon état sur les grands axes, en montagne l'étranglement de la route contraint à se serrer le long de bas-côtés rarement viabilisés. Quant au Marrakchi, généralement débonnaire quand il marche, il devient redoutable de culot et d'indiscipline au volant de son véhicule.

Par chance nous partons tôt, peu de circulation à cette heure. Et depuis la porte *Bâb Ghemat* nous tombons directement sur l'itinéraire vers Ouarzazate.

La route qui conduit au *Tizi - n' - Tichka* est magnifique, mais nous sommes souvent ralentis par les énormes travaux consistant à l'élargir. Devant ces immenses chantiers qui parsèment notre trajet je songe à l'Espagne d'il y a 50 ans ou plus. L'on sent ici un pays en pleine transformation

porté par une véritable dynamique de développement. Le Maroc avance vite et fort.

Suivant le conseil que nous avait donné Olivier, nous décidons de laisser l'axe principal après le col pour nous engager sur une petite route qui, via Telouët, doit nous mener directement sur le ksar d'Aït Benhaddou. Nous sommes au cœur de l'Atlas en plein pays berbère. Le rouge des villages en terre se mêle à l'ocre des montagnes et les oueds en contrebas étalent leur ruban de verdure. Le pays a l'air tout de même assez pauvre au vu de l'état sommaire de certaines bâtisses, exception faite de la mosquée toujours rutilante. Le territoire est assez peu densément peuplé, mais vivifié, à mes yeux en tous cas, par ces enfants si nombreux sur le bord des routes qui rentrent à pied de l'école. Le Maroc est un pays jeune, c'est tout à la fois un défi et une chance pour son développement.

Le ksar d'Aït Benhaddou perché sur une colline dominant l'oued apparaît comme un mirage. Il est absolument superbe. De loin il donne l'impression d'un immense château de sable aux teintes mordorées. En réalité il s'agit d'un village fortifié étagé dont les maisons sont toutes bâties en pisé. Magnifiquement entretenu mais un peu muséifié, il n'est plus vraiment habité à ce que je sache. Classé par l'UNESCO au patrimoine mondial il a servi de

lieu de tournage à de nombreux films dont Lawrence d'Arabie, Gladiator et certains épisodes de Games of Thrones...

Arrivée en fin de journée à Skoura, plus exactement Ouled Merzouk, petit village en bordure du Dades. Nouvelle ambiance et nouvelles images après l'effervescence sonore et les couleurs bariolées de Marrakech.

Ici dominant l'ocre et le rouge des collines associés au vert des palmeraies et des petites oasis. Nous sommes hébergés à la « *Kasbah Elmehdaoui* » chez Madame Najate. Mohamed l'employé de la maison nous accueille avec cordialité. Beau garçon élégant et longiligne. Disponible et courtois il ponctue chacune de ses prises de paroles de formules de politesse prononcées en arabe ou en berbère. Et je songe à quel point ce que certains appellent si trivialement des *salamalecs* s'apparente en réalité à un savoir-être, la manifestation d'une culture ancestrale dans laquelle l'hôte, l'étranger est placé en quelque sorte sous la protection de celui qui le reçoit.

Dans cette belle kasbah en contre-haut du Dades, tout est calme. Hier en arrivant l'oued ressemblait à un mince filet d'eau, mais après les orages de la nuit il s'est transformé en une large rivière bouillonnante. Et c'est ce flot inattendu, sonore et continu qui m'a réveillé ce matin.

Magie du climat marocain, à moins que ce ne soit l'œuvre d'un djnoun bienfaisant.

Ce matin visite de la kasbah d'Armidil dans la palmeraie de Skoura, mais impossible de franchir le gué qui y mène. Retour chez Mohamed. Il nous indique un autre passage par une piste en contre-haut, caillouteuse mais assez bien entretenue, qui nous permet d'embrasser d'un regard l'ensemble de la palmeraie. Petite pause-café sur la terrasse de « *Chez Talout* » magnifique auberge bien connue des amoureux de cette région du Maroc.

La découverte de la kasbah Amridil me permet de saisir la signification exacte de ce mot arabe que j'utilisais sans comprendre son sens exact. Je connaissais la Kasbah d'Alger qui est en réalité une médina et j'employais parfois l'expression familière (aux accents un peu colonialistes il faut le dire) « on rentre à la kasbah » pour dire « à la maison ».

En réalité au Maroc, les kasbahs étaient à l'origine de vastes demeures seigneuriales bâties en pisé et flanquées de tours quadrangulaires incisées de décorations géométriques caractéristiques. La kasbah d'Armidil qui date du XVIIIe siècle faisait vivre une famille d'une quarantaine de personnes. Patio intérieur avec petit verger, une cuisine d'été, une d'hiver, un atelier, une multitude de pièces à vivre, un hammam, une salle de prière et même une petite

medersa pour les enfants. Tout était conçu pour y vivre en autonomie. Cette kasbah élégante et imposante vue de l'extérieur est plus sobre à l'intérieur, même s'il est vrai que l'ameublement et les décorations de l'époque n'existent plus. On ne sent pas le raffinement des palais urbains, mais davantage la vie austère de ces grandes familles rurales.

Plus loin dans un des petits villages de la palmeraie nous avons fait la connaissance de Mohamed Kapor un des derniers artisans potier de la région. Ici pas de visite organisée, pas de rabatteurs, pas de vente forcée. Juste une petite maison familiale flanquée d'un atelier. Mohamed est simplement heureux de nous montrer sa technique, son art. Il nous accueille avec une effusion non feinte en nous remerciant de passer le voir. En 20 minutes au tour à la main et au pied, il fabrique devant nous un petit récipient en terre destiné à conserver de l'ail. Dans la pénombre du petit atelier nous observons son travail avec attention tout en lui posant une foule de questions. Sa femme entre un instant nous offrir du thé et des gâteaux.

A la fin de la visite je lui tends un billet de 100 dirhams. Je me sens un peu gêné. Est-ce trop, pas assez ? Je lui pose la question. Il sourit et me remercie. Je souris à mon tour et nous nous étreignons spontanément avec chaleur.

Encore un matin plus loin. Beau circuit le long de « la Vallée des Roses » en surplomb de l'oued M'Goun. La route n'est pas en très bon état surtout sur les bas-côtés non viabilisés. Peu de touristes dans les deux sens, nous croisons surtout des locaux qui roulent à vive allure. La route étant étroite il faut que l'un des deux véhicules consente à se déporter un peu (beaucoup) sur la droite ou sur la gauche. Et à ce jeu-là je suis toujours perdant...

En ce jour férié (fête du *Mouloud*) les petits villages traversés sont encombrés de gamins qui occupent la chaussée et qui te demandent en piaillant, comme un jeu et avec toute l'audacieuse insolence de leur âge, 1 dirham.

Kate hurle un énorme « stop ! » pour m'indiquer un endroit ombragé qui lui semble agréable pour le pique-nique. Nous faisons quelques pas sur un chemin en pente douce. Il nous mène au bord d'une falaise tout en contre-haut de l'oued N'Goum gonflé par les orages de la veille. La vallée s'étale sous nos yeux de toutes ses nuances de vert. Dans ce paysage minéral je comprends le sens profond du mot oasis. Surplombant l'oued, les montagnes vigoureuses se teintent de toute une palette de couleurs : l'ocre, le gris, le brun, le rose, le grenat, le rouge. Du fond de la vallée monte un peu assourdi le grondement régulier de l'oued. Un vent tiède vient caresser nos visages. On se

laisse absorber par la beauté des lieux. On regarde, on se tait. Face à nous sur l'autre versant, devant une immense kasbah rénovée, et comme gardant la maison, un magnifique cyprès donne à l'ensemble un petit air florentin incongru.

EN ALLANT VERS ER-RACHIDIA...

Direction Er-Rachidia, plus exactement la palmeraie de Zouala dans la vallée du Ziz où des amis marocains de Kate ont rénové un ancien caravansérail.

Sur la route, court arrêt à Tineghirt, le temps d'admirer depuis un promontoire la palmeraie et le village en terre sèche. A peine sorti de la voiture des « Touaregs en costume traditionnel » nous abordent pour nous vendre leurs chèches. Je me dévoue et accepte les discussions pendant que Kate circule tranquillement le long du belvédère. Et tandis que je me débats avec mes interlocuteurs empressés et insistants elle a tout le loisir de prendre autant de clichés que nécessaire. Pour le coup les rôles sont bien distribués, elle est l'œil, je suis la bouche. Elle est le regard, je suis la parole. A l'image de ce carnet dont je fais le récit et que Kate illustre de ses photographies.

En parcourant le « « Guide du Routard » ce matin, mon attention a été attirée par l'existence d'un ethno-musée berbère, « *les sources de Lala Mimouna* », à quelques kilomètres de Tinejdad. Trois petits sacs à dos, des commentaires élogieux... nous décidons d'aller voir.

L'emplacement du musée est indiqué depuis la route par un énorme panneau sur lequel est inscrit le mot « GRANDIOSE » en capitales d'imprimerie. Cette figure de style hyperbolique nous fait sourire. A quoi s'attendre ? Au bout d'un long chemin en terre une grande bâtisse de style berbère dont nous ne voyons que la façade principale apparaît comme un décor de théâtre. Petite hésitation, il faut frapper pour entrer ? Le propriétaire des lieux M. Zaïd Abbou ouvre la belle porte de bois et nous fait pénétrer dans son univers. Tout l'ensemble entièrement de plain-pied, s'organise à partir d'un espace à ciel ouvert et d'une grande allée qui mène le visiteur, de bâtiments en bâtiments, de pièces en pièces, de galeries en galeries, à la découverte de la culture berbère. Le lieu hétéroclite en dépit de son unité architecturale tient tout à la fois du minivillage berbère, de la domus romaine et du cloître abbatial. Ce n'est pas un musée, ni une reconstitution, c'est autre chose... La réalisation du rêve d'un homme, l'œuvre d'une vie. Une histoire surtout que raconte Zaïd, celle des sources perdues et retrouvées de *Lala Mimouna*. Zaïd le sorcier, le sourcier. Celui qui a sauvé la source et qui a bâti tout son projet, non sur du sable, mais sur de l'eau.

Et c'est dans le calme protecteur d'un *atrium*, nichée dans son bassin, que nous l'avons rencontrée et entendue chanter avec ses « blop, blop » continus et réguliers, son

apparence translucide. Expérience musicale, sensorielle, unique...

ER-RACHIDIA ET LA PALMERAIE DE ZOUALA

Petit arrêt sur le promontoire qui domine la vallée du Ziz. L'immense oasis cernée par des collines aux reflets ocre-doux s'étale en contre-bas, ruban fertile dans ce milieu aride. Un Espagnol de rencontre nous affirme que le mot oasis viendrait de « oued el Ziz ». Etymologie intéressante, mais à vérifier.

Nous avons prévu de passer deux nuits dans la palmeraie de Zouala chez Moha et Hami qui tiennent une chambre d'hôtes aménagée dans un ancien caravansérail. Kate les a rencontrés lors de ses précédents voyages et elle a tissé des liens d'amitié avec eux et leurs familles. Nous ne sommes plus des touristes, encore moins des clients. Et je comprends très vite que nous serons surtout des invités. Déjeuner prévu dans la famille de Moha puis dans celle de Hami. Impossible de refuser, tout le temps sera pris. Le projet de partir voir le désert dans une journée vers Merzouga et l'Erg Chebbi tombe à l'eau. Mais je m'en fiche, je sais que c'est important pour Kate et puis le « *business désert* » me gonfle un peu. J'aimerais y aller bien entendu, mais dans d'autres conditions, pas

simplement pour voir une dune aller-retour, pas non plus pour passer une nuit « authentique ». Cela pourrait être l'objet d'un autre voyage, pourquoi pas...

Petite balade en amoureux dans la palmeraie de Zouala avant nos rencontres marocaines. Il faut semer des petits cailloux pour ne pas se perdre dans le labyrinthe des palmiers-dattiers. L'endroit est magnifique, agréable et tellement serein mais il ne s'agit pas d'un parc urbain. C'est une palmeraie, c'est-à-dire toute une économie, tout un paysage transformé, aménagé par le travail et la sueur des hommes et des femmes de ce pays.

Couscous, tajine, nos hôtes se mettent en quatre pour nous faire plaisir. Et je me sens à l'aise dans ces familles de la moyenne bourgeoisie marocaine, toutes à la fois si semblables et si différentes de nous.

La matinée passée avec Hami à Er-Rachidia avant le repas de midi m'a beaucoup plu. Il nous emmène au marché de la ville faire quelques courses. Hami déambule avec nous entre les étals, serre une dizaine de mains. Sa présence tranquille et nonchalante nous apaise. Il n'y a aucun touriste, mais je me sens presque chez moi. Nous faisons nos courses comme à la maison sans y être. C'est un dépaysement bien agréable. Avec toujours cette impression, faussée peut-être et peut-être embellie par le

regard du touriste en vacances, que les Marocains ont une façon d'aborder la vie quotidienne avec beaucoup moins de tensions que chez nous. Kate et moi en profitons pour acheter des dattes, finement oblongues, brunes et délicieusement sucrées. Fruits de pleine saison. Un régal.

A LA RECONTRE D'HASSAN PRES DE MIDELE

« Je ne peux pas aller au Maroc sans rendre visite à Hassan ! ». Les choses sont claires et Kate m'avait prévenu. Elle avait rencontré fortuitement Hassan, il y a une quinzaine d'années sur le trajet qui mène de Fès au désert pour lui demander où l'on pouvait acheter de l'eau. Ils sont restés en contact depuis lors. Hassan habite Tamayouste un petit village situé à une trentaine de kilomètres de Midelt.

Nous quittons Er-Rachidia au début de l'après-midi en empruntant la route qui surplombe la superbe vallée du Ziz avec le regret toutefois de ne pas prendre le temps de l'explorer plus avant.

Petit arrêt à un col en amont de Midelt pour une pause-clope. L'endroit est noyé dans un épais brouillard, il fait 11 degrés. Atmosphère fantomatique, on se croirait en Ecosse !

Nous arrivons en fin de journée à Tamayouste. C'est un village sans intérêt touristique situé sur un plateau sans intérêt touristique non plus. Mais nous sommes là pour bien autre chose.

Par la magie des téléphones portables Hassan est au rendez-vous, il nous attend sur le bord de la route. Je découvre un grand gaillard d'une quarantaine d'années à l'air doux, un peu timide.

Il nous fait entrer dans sa modeste maison, trois pièces à vivre, une toute petite cuisine. Les toilettes sont à l'extérieur sans eau courante. C'est dans cet espace assez restreint que vit la famille. La femme d'Hassan et leur petite fille, son frère, sa sœur avec un enfant, et les grands-parents. A l'exception d'Hassan, personne ne parle le Français, ils communiquent en berbère et nous font la courtoisie de répondre en arabe aux quelques formules de politesse que nous connaissons. Les femmes préparent le repas, un délicieux tajine d'agneau aux pruneaux pendant qu'Hassan discute avec nous et répond gentiment à la multitude de questions que nous lui posons sur sa vie ici à Tamayouste. Le repas n'est pas partagé avec la famille, nous mangeons seulement tous les trois. Je m'interroge. Est-ce par timidité, par délicatesse pour nous laisser converser tranquillement ?

Hassan est un rêveur, sa tête fourmille de projets. Il a

entrepris des travaux pour agrandir la maison et il voudrait vendre son camion de livraison pour acheter un petit bout de terre afin d'y planter des légumes et gagner davantage d'argent.

Nous dormons dans la pièce principale sur des banquettes confortables. Je suis encore réveillé par l'appel du muezzin, mais je suis maintenant habitué et je me rends paisiblement comme bercé par ce chant qui vient du fond de la nuit.

Le matin la famille semble davantage habituée à notre présence. Dans la petite cour devant la maison je joue au foot avec les deux bambins, pendant que Kate photographie tout le monde. Des sourires, des rires, nous nous apprivoisons les uns les autres.

Il faut partir. La rencontre a été courte mais elle était importante pour Kate, pour Hassan également. En démarrant la voiture je songe que ces derniers jours le voyage a pris une autre tournure, nous ne « faisons pas le Maroc », nous le vivons à travers tous ces échanges aussi brefs soient-ils.

DE MIDELT A EL KSIBA DANS LE MOYEN- ATLAS (R 503 + N8)

Deux jours de route encore avant de rejoindre Marrakech

pour la fin du voyage. Beni-Mellal semble être le point de chute le plus logique pour couper le trajet au milieu. Mais la ville ne semble avoir guère d'intérêt. Grâce aux conseils des internautes de « *Forum de voyage* » nous choisissons El Ksiba, petit village situé dans une jolie vallée à l'écart de la grande route N8.

Au départ de Tamayouste nous empruntons la R503 qui nous fait découvrir d'autres paysages dans cette région du Moyen-Atlas. C'est un Maroc encore différent, verdoyant, fertile et riche d'un point de vue agricole. Hors des champs cultivés, avec tous ces chênes vert, l'ambiance est très méditerranéenne. J'ai un peu l'impression d'être dans les Corbières audoises.

Pause-café près d'une station-service. Un jeune homme m'interpelle pour me signifier que le pneu arrière droit de la voiture est dégonflé. Il me propose de tous les vérifier. Je le remercie et lui tends une pièce de 5 dirhams. Refus poli de sa part avec la main droite posée sur le cœur. « Comment tu t'appelles ? ». Je lui réponds, lui serre la main et il me souhaite bonne route. Bonne leçon pour moi. On peut se rendre service au Maroc sans passer par l'intermédiaire de l'argent...

Arrivée en début d'après-midi à El Ksiba. La route serpente entre les oliviers et les chênes-vert. Après

quelques allers-retours nous trouvons enfin le gîte « *Chez Saadia et Mustapha* ». Jolie maison en surplomb de la vallée couverte d'oliviers. Saadia nous accueille chaleureusement, avec cette façon très marocaine qui donne toujours l'impression d'être un hôte, pas un client. Du haut de la terrasse dominant toute la vallée, j'observe les minarets des mosquées qui ponctuent le paysage de leurs points d'exclamation.

Kate et moi faisons une balade dans El Ksiba. L'air est tiède, la lumière toute douce, automnale. Dans le cœur du village nous découvrons une petite école primaire, pimpante et colorée. Je m'approche doucement de l'entrée sans oser toutefois passer la porte. J'écoute. La classe a commencé et je reconnais le phrasé musical de l'instituteur qui déroule son cours dans un silence apparemment attentif. Un éclat de voix soudain ! Un élève se fait engueuler ! Je souris. Toutes les écoles du monde se ressemblent...

Repas léger ce soir, alors que Saadia est réputée pour la qualité de ses couscous. Dommage. Avant d'aller nous coucher, à la nuit tombée, nous allons fumer une cigarette sur la terrasse. Du fond de la vallée montent les chants des muezzins qui se font écho...

RETOUR A MARRAKECH ET FIN DU VOYAGE

200 kilomètres encore pour rendre la voiture à Marrakech et y passer une dernière nuit avant de rentrer en France. Retour de stress, il va falloir atteindre l'hôtel en plein cœur de Gueliz. Et retrouver ces Marrakchis que j'adore quand ils sont à pied mais que je déteste au volant de leur voiture. La longue route toute droite depuis Beni-Mellal n'offre guère d'intérêt, mais nous prenons le temps tout de même de nous arrêter dans un petit village au bord de la route pour boire un café. Je mesure quand même après tous ces jours passés, que le Maroc de la sociabilité extérieure est un monde d'hommes. Dans le bar bondé où nous nous attablons, Kate est la seule femme. Elle le ressent même si les regards ne sont pas insistants. Juste curieux peut-être de voir des touristes dans un lieu sans touristes...

Un grand merci à l'application Maps.Me qui permet de trouver son trajet exact hors connexion. Kate, qui n'a pourtant pas vraiment le sens de l'orientation, me conduit de main de maître et sans encombre jusqu'à *l'Hôtel Toulousain* dans Gueliz.

Notre périple s'achève. Il faudra se lever très tôt demain pour prendre l'avion. Nous décidons néanmoins de passer une dernière soirée sur la place Djemaa el Fna. C'est un vendredi soir, il y a un monde fou avec notamment beaucoup de touristes marocains. Je ne suis plus le même

qu'il y a 20 jours et je me sens (un peu) chez moi sur la place. « Là où on va on est chez nous » comme disait le groupe Zebda.

Voilà, la boucle est bouclée. Tous les voyageurs ont éprouvé ce moment charnière de fin de séjour si particulier où les sentiments sont mêlés. Le bonheur d'avoir fait un beau voyage quand tout s'est bien passé, l'envie de rentrer chez soi, et déjà la nostalgie d'une aventure intime qui se termine et dont on sait qu'elle ne reviendra jamais sous cette forme-là.

Il faut conclure.

« Maroc, une rencontre... », c'est le titre que j'avais choisi pour raconter ce voyage. Tout le carnet tient dans ces trois petits points de suspension...

On se reverra j'en suis certain. *Inch'Allah...*

de plume en plume...

Publication certifiée par De Plume en Plume le 11-11-2022 :

<https://www.de-plume-en-plume.fr/>

En savoir plus sur l'auteur : [Rico11](#)

Vous pouvez lui laisser un commentaire sur cette page : [Maroc, une rencontre... sur DPP](#)